

*Discurso de investidura como Doctor "Honoris Causa" del  
Excmo. Sr. D. Marc Fumaroli*

*28 de enero de 2005*

Une cérémonie aussi solennelle que celle que l'Université Complutense de Madrid a jugé bon d'organiser pour me remettre son diplôme de docteur honoris causa me remplit de confusion et de modestie. Je sais que je dois cette faveur insigne à l'amitié du professeur Antonio Garcia Berrio, qui vient de vous faire un portrait beaucoup trop flatteur des mérites qu'il m'attribue.

Tout à coup, je me retrouve transporté longtemps en arrière, dans un vaste salon lumineux donnant sur un jardin de couvent du Ve arrondissement de Paris. J'étais reçu à ma demande par Marcel Bataillon, plus jeune alors que je ne suis aujourd'hui, mais qui apparut d'abord au tout jeune «chercheur» que j'étais alors comme un vieillard fragile, presque une momie. Je n'en étais pas moins affreusement intimidé, étouffé de respect pour l'Administrateur du Collège de France et d'admiration pour l'auteur d'Érasme et l'Espagne. Je croyais naïvement revivre la scène de l'Espoir de Malraux où Scali entre en conversation dramatique avec l'illustre père de son camarade de combat Jaime Alvear, alias Miguel de Unamuno, dans sa bibliothèque d'humaniste. En fait, l'accueil simple et courtois du grand hispaniste français dissipa très vite mon émotivité ; à plus forte raison, la sobriété de sa voix et de ses propos me dispensèrent d'emblée du pathos de l'Espoir. J'étais venu demander au grand hispaniste de m'aider à mieux connaître le brillant milieu espagnol de Rouen au XVII<sup>e</sup> siècle, avec lequel Pierre Corneille était lié, et à qui il devait sa familiarité avec la langue castillane, le Romancero, Cervantès et Tirso de Molina. Il me fournit de mémoire les repères bibliographiques et les orientations d'archives. Je me souviens des derniers mots avec lesquels il prit congé: «Cher ami, vous avez du feu et de l'imagination, et pourtant vous aimez l'érudition. Vous avez raison, il faut toujours aller contre sa pente».

J'ai retenu ce conseil d'équilibre et de juste mesure, il m'a guéri pour toujours de Malraux et de ses disciples français. Il est vrai, les chemins de l'érudition qu'au titre de dix septième je n'ai guère quittés au titre de m'ont ramené trop rarement du côté du siècle d'Or espagnol, où Marcel Bataillon était autant chez lui que dans l'Espagne de Charles—Quint et de Philippe II. Mes recherches m'ont plus souvent orienté du côté de l'Italie. Cependant, comment aurais-je pu « faire l'impasse » sur l'Examen des esprits de Huarte de San Juan, qui était encore dans les années 1640, un livre de chevet pour la marquise de Rambouillet, experte en tact et discernement des caractères ; ou sur les écrits de sainte Thérèse d'Avila, qui nourrirent en France la grande génération catholique du premier XVII<sup>e</sup> siècle français, ou sur le Don Quichotte de Cervantès, qui s'est conjugué avec les épopées de l'Arioste et du Tasse pour renouveler sous Louis XIII et Louis XIV les formes et les thèmes du roman français ; ou encore les traités de morale et de style et le *Criticon* de Baltazar

Gracian, qui ont fait quasiment partie de la littérature morale française à partir de 1680. L'Espagne, que le cardinal de Richelieu et ses propagandistes présentaient comme un objet de haine pour tout « bon Français », exerça en France une fascination d'autant plus vive qu'elle était présentée officiellement comme l'ennemie héréditaire. Cette fascination s'est encore accrue à la fin du règne de Louis XIV, pendant la longue guerre de succession d'Espagne. Il faut bien avouer que ce mélange de violente hostilité officielle et d'irrépressible fascination a compliqué et souvent faussé la connaissance réciproque des deux univers séparés par les Pyrénées. 11 faudra attendre la rapacité des maréchaux de Napoléon pour que Manet puisse un jour à Paris puis à Londres découvrir Velasquez, et encore attendre que Mallarmé soit devenu en France un poète classique pour que Gongora soit goûté à Paris.

Ces malentendus de nation à nation forment une part très importante de l'histoire culturelle européenne. Même entre France et Italie, dont le commerce littéraire et artistique a toujours été direct et intense, et entre lesquelles ne s'interposait aucune rivalité géopolitique, un âpre conflit d'identités a souvent prévalu sur les affinités, les sympathies, et l'admiration réciproques. Aussi me suis-je volontiers consacré dans mes recherches à mettre l'accent sur ce qui, en dépit des rétractions d'orgueil national, des répugnances de doctrine ou de goût religieux, avait en dépit de tout maintenu, de Madrid à Amsterdam, de Londres à Cracovie, de Paris à Naples, un solide fonds commun à une Europe des esprits qui, malgré la diversité de ses composantes facilement dressées militairement ou moralement les unes contre les autres, n'a jamais cessé de dialoguer, de s'influencer mutuellement, et même de coopérer au point que rétrospectivement, on puisse l'attribuer ce que l'on appelle le Progrès.

Ce fonds commun, je l'ai cherché dans la tradition rhétorique gréco-latine, que le christianisme tant romain que byzantin s'est approprié, et qui s'est jouée avec une extraordinaire aisance et résilience de la diversité des langues, des lieux, des époques, des caractères nationaux, pourvoyant d'un méta-langage réflexif et universel, la fois herméneutique et heuristique, à la vocation humaine au dialogue, à toutes les formes de dialogue. C'est sous cet angle que je me suis attaché à étudier la Compagnie de Jésus, en dépit de l'hostilité chauvine à laquelle elle a été en butte en France gallicane jusqu'à nos jours –et cela en grande partie du fait de la nationalité espagnole de son fondateur. Le secret de la Compagnie, et de sa réussite non seulement européenne, mais mondiale, c'est en effet, me semble-t-il, d'avoir pris résolument à son compte la rhétorique gréco-latine et chrétienne dont la Renaissance italienne avait retrouvé l'esprit, et de lui avoir demandé le ferment d'unité dont avait besoin l'extrême multiplicité des nations qui divisaient l'Europe catholique et le monde qu'elle avait découvert. L'économie et la diplomatie rhétoriques qui ont inspiré aux Jésuites leur pédagogie, leur prédication, leurs missions en Europe et hors d'Europe, et jusqu'à leur doctrine théologique et juridique, e'est l'imitation de *Christus orator* : l'Incarnation du Fils a substitué au régime de la Loi qui a échoué le régime de l'Amour qui consent et condescend à accorder le Verbe qui sauve à la faiblesse, à la diversité, voire à l'abjection humaines, afin de réveiller dans ces ténèbres ce qu'elles dissimulent de l'Image de Dieu que le

péché a obscurci en elles. Cette théo-rhétorique du Verbe divin, que le Christ fait descendre dans les méandres les plus diverses de l'histoire, des nations et des personnes subsume aussi bien l'héritage profane de la rhétorique gréco-latine, promue au rang de propédeutique, que l'héritage sacré de la parole christique et de sa révélation progressive dans le temps et dans l'espace terrestres. Le dogme est susceptible de développement, la règle est prête à reconnaître l'exception, et la loi à tenir compte de la spécificité de chaque cas. Au fondamentalisme et littéralisme de l'Écriture dont se réclame la Réforme, ou à la prétendue «doctrine de saint Augustin» dont se réclament les jansénistes, les Jésuites ont défendu une conception de l'orthodoxie qui laisse toute sa chance au dialogue entre l'infini et le fini absolu et le relatif, le sacré et le profane, le pur et l'impur, la lumière de Dieu et les pénombres humaines, la vérité céleste et ses vraisemblances qui le réfléchissent ici bas, «en miroir et en énigme». D'où l'extraordinaire iconophilie des Jésuites et la non moins extraordinaire fécondité de leur pédagogie littéraire. Les images visuelles comme le langage imagé ont été à leurs yeux le milieu conducteur et médiateur propice au dialogue ininterrompu et toujours repris, selon les interlocuteurs, les temps, et les circonstances, entre le Verbe divin qui s'est exposé à chatoyance centrifuge de l'humanité déchirée et les langages humains qui aspirent à fondre la différence de leurs couleurs dans la lumière centrale qui leur a été révélée.

L'autre fonds commun européen que je me suis attaché à mettre en évidence, c'est la République des Lettres, celle autre internationale de l'Europe de l'esprit que je fais remonter à Pétrarque et à ses disciples italiens; au début du XVI<sup>e</sup> siècle un efficace médiateur entre l'Italie de la Renaissance et le reste de l'Europe dans la personne et l'œuvre d'Érasme, et au XVIII<sup>e</sup> siècle, elle a trouvé une sorte de prince européen dans la personne et l'œuvre d'un ancien élève des Jésuites: Voltaire.

Une indication de Marcel Bataillon, reçue de vive voix, mais qui se trouve imprimée dans *Érasme et l'Espagne*, m'a donné une clef précieuse pour relier les deux internationales. Les jésuites des deux premiers siècles, sans citer Érasme, et même en vitupérant son nom, cité à l'Index romain des auteurs interdits, ne s'en sont pas moins approprié des pans entiers de sa doctrine rhétorique et de sa pédagogie. En fait, on peut même aller plus loin, et soutenir avec les recherches récentes, que ces croisés de l'orthodoxie tridentine contre l'hérésie ont pris sur eux, une fois que leur Quartier général s'est installé à Rome, et afin d'avoir l'oreille de leur époque, l'encyclopédie de l'humanisme rhétorique italien, et leurs Collèges et Maisons professes sont devenus des foyers de diffusion d'un humanisme certes dévot, mais qui n'en était pas moins dans la droite ligne de la Renaissance. Les savants jésuites, linguistes, philologues, rhétoriciens, poéticiens, moralistes, anthropologues, géographes, mathématiciens ont largement contribué à faire progresser le programme des *studia humanitatis*, et leurs pédagogues à former des esprits du calibre de Calderon, de Corneille, de Descartes, de Voltaire et de Diderot. La pensée jurisnaturaliste de Suárez, la théologie de la liberté de Molina, l'encyclopédisme d'un Juan Caramuel, comptent parmi les expressions les plus caractéristiques des lumières de la Renaissance. S'il était vrai que la guerre de Trente ans a

encore affaibli les liens de la République des Lettres à prépondérance française et hollandaise et de l'Empire espagnol, les Jésuites espagnols, rattachés à une Société internationale qui participait, par son aile savante nombreuse, à la République des Lettres ont contribué à les maintenir. Ce nous appelons «Littérature» depuis le XIX<sup>e</sup> siècle est la métamorphose moderne et laïque de cette quête de l'unité à travers la multiplicité, de la vérité à travers le chatolement des vraisemblances, d'un centre à travers les cercles concentriques des périphéries, qui avait dans l'Ancien régime inspiré en dernière analyse aussi bien le génie jésuite que le milieu conjonctif de la République européenne des Lettres et des Arts. Ce qu'il y a de sceptique, d'hésitant, dans la construction de l'Europe actuelle porte le signe rhétorique de la foi dans une unité supérieure qui refuse pourtant d'ignorer et de brutaliser la chatoyance et la diversité humaines.

J'avoue que je me fais des contours de l'Europe, notre obsession actuelle, une idée que m'ont dictée mes recherches d'histoire de la culture: à l'Ouest, la façade maritime sur l'Atlantique, et à l'Est, rien au delà des frontières de la Pologne, du Saint-Empire germanique, de la Grèce et des Balkans libérés du joug turc. Le socle européen à cette Europe, son identité abondante en diversités, ce n'est pas l'économie globalisée qui par définition n'a ni rivages ni frontières, c'est l'*oikonomia* des Pères de l'Eglise grecque, la *dispensatio* de l'Eglise latine, qui ajustent à l'héritage antique le sens historique providentiel du christianisme; pour avoir quitté l'âge théologique et clérical, cette synthèse proprement européenne n'en est pas moins, sous ses formes laïcisées, un pari à la fois sur la liberté personnelle et sur la maturation morale, inséparable du risque de la liberté, d'une communauté de destin. On a parfois suggéré une équivalence entre l'*oikonomia* selon saint Paul, sainte ruse de l'histoire providentielle du salut, et la rhétorique, non au sens de mépris sophistique de la morale et de la vérité, mais au sens de consentement du langage de vérité aux détours que l'heure lui commande, sa condescendance ironique et modeste au *kaïros* des conjonctures humaines. Le lieu commun de toutes les grandes familles spirituelles de l'Europe, même celles qui se crurent longtemps ennemies, c'est le refus au bout du compte de toute forme de fondamentalisme: toutes admettent, avec la théologie mystique, la poésie, et l'expérience littéraire, que la grandeur de l'homme est de connaître ses vacillations et sa faiblesse.